

Le sportif de haut niveau n'est que le bouc émissaire d'une «société dopante», ancrée dans l'idéologie de la performance.

Le complexe d'Astérix

par ISABELLE QUEVAL

La santé a bon dos quand on l'agite comme un chiffon rouge devant la tentation du dopage, alors que la définition même du sport de haut niveau moderne se comprend dans l'excès, la démesure, le dépassement de soi, le déséquilibre pour finir. Au nom du spectacle et de la performance, notions qui n'ont jamais défini la santé.

Les Grecs, ces lointains cousins d'Astérix, définissaient celle-ci par la mesure, la proportion convenable des humeurs, l'harmonie avec la nature. Nous, Modernes, avons choisi la démesure. Les Anciens avaient une fascination pour la limite, nous avons résolument et depuis longtemps, au moins depuis les Lumières, choisi le progrès à tout prix, l'illimité.

«No limits», vantent un certain nombre de publicités ou de slogans sportifs à l'intention des jeunes. Point de surprise alors, sauf celle de la mauvaise foi, à constater que notre société tout entière et pas seulement sportive, comme le montrait si justement il y a quelque temps Alain Ehrenberg, voue, quasiment en aveugle, un véritable culte à la performance.

Mais le sportif de haut niveau n'est en réalité que le bouc émissaire d'une société qui est en toutes ses facettes ce qu'on appellera une «société dopante». **A commencer par le biais de la publicité, notamment dans ses messages**

concernant l'alimentation. «Manger sain pour être plus performant!» sublimissime association des deux idéaux précédemment cités, comme pour nous faire croire à leur réconciliation et, du coup, à notre bonne conscience, comme si le bien-être supposément procuré par la nourriture était compatible avec ces injonctions permanentes à «se dépasser», «s'éclater», «se déchirer», «se défoncer», «s'arracher», expressions, au passage, hautement familières du vocabulaire

sportif et entrepreneurial!

Astérix, c'est l'histoire d'un type qui ne peut pas être lui-même sans boire de la potion magique. C'est donc notre histoire à tous, nous les premiers, Gaulois, plus gros consommateurs d'antidépresseurs du monde, nous dont la publicité ne cesse de vanter pour nos enfants des «quatre-heures à moteur» sans lesquels la journée scolaire devient insurmontable, des céréales dont les vertus sont telles que la bande dessinée derrière la boîte nous raconte que ceux qui les consomment sont soupçonnés de dopage, des yaourts, des desserts, des potages, toujours «enrichis en quelque chose», publicité qui incite nos élèves et étudiants et nous-mêmes, adultes surmenés, tous unis dans le même stress de la performance, à l'école comme à l'entreprise, à consommer en période d'examens ou de fatigue moult vitamines et

autres antifatigue, boissons reconstituantes, générateurs de sommeil.

Santé et performance, c'est le nouveau duo à la mode de la publicité pour l'alimentation. Certes, personne ne s'est jamais dopé au jus d'oranges (enrichi en vitamine C), ni même à l'aspirine (fluidifiant sanguin réduisant les courbatures). Mais l'attitude dopante ne commence pas avec le dopage répertorié – celui de Virenque –, elle commence dans nos têtes, dans nos mœurs, dans une idéologie de la performance qui conduit à penser que l'alimentation et tous ses adjuvants, et bientôt les fameux «aliments», permettront d'améliorer cette performance. L'attitude dopante, c'est d'abord une habitude, un confort psychologique, un réflexe, la vie quotidienne sous perfusion de bonne conscience alimentaire: que de thèses restent à écrire sur les messages subliminaux de ces inoffensives céréales que consomment nos enfants

sous nos yeux rassurés!

Qu'y a-t-il donc de surprenant à ce que le sportif, et *a fortiori* le sportif de haut niveau, forcément un peu narcissique, obsédé par ses sensations, attaché aux performances de son corps, soit finalement particulièrement réceptif au message que la société tout entière, la publicité nous envoient: une

performance, un adjuvant, et l'alimentation pour prétexte!

Mais bouc émissaire aussi, Richard Virenque, parce qu'on l'a accusé de tricher. Et certes, au regard des lois sportives, de ces règles et de cet esprit, le fameux fair-play, qui fondèrent le sport moderne, Richard Virenque a indéniablement triché et menti. Cependant, on pourrait regarder ce mythe, et ce qu'on lui fait dire, à deux fois. Parce que Richard Virenque lynché par les médias, quand avant lui Johnny Hallyday, Françoise Sagan ou Sartre ont reconnu s'être drogués pour assurer finalement eux aussi une performance, une création et sans que, à ce que l'on sache, celle-ci ait été annulée, ni minimisée, par l'aveu de dopage, c'est quand même deux poids deux mesures. Parce qu'on sait pertinemment aussi que, dans bien des domaines, la littérature et le «show-biz», la politique et l'armée, dans la préparation des concours, les individus qui consomment des drogues pour améliorer leurs performances sont, c'est le cas de le dire, légion.

Il faut croire alors qu'on reproche davantage au sport, au travers de ses champions dopés, d'avoir tout à coup trahi l'image un peu trop idéale qu'une société voulait y voir comme vitrine de sa démocratie: l'égalité de tous derrière la ligne de départ, la fiabilité incontestable des règles, le respect de l'arbitrage, la reconnaissance du mérite, quand la démocratie elle-même a vu pâlir ces derniers temps certains de ses idéaux fonda-

teurs. Au travers d'une trahison dénoncée, celle des corps, celle des intentions, on fait au sportif dopé le grief d'avoir introduit du désordre là où il y avait supposément de l'ordre.

Alors Richard Virenque, qui n'est pas un professionnel de la rhétorique, au contraire de certains, a tenté de nous expliquer, de manière un peu enfantine, comment un sportif surdoué de 20 ans se laisse prendre, un jour, pour atteindre à la gloire, pour sortir de son milieu, dans un

engrenage dont il est loin de percevoir les ficelles idéologiques et dont nous sommes tous, nous, consommateurs de spectacles sportifs, de vitamines et de céréales enrichies, amateurs de vélos d'appartement, de chaussures à coussins d'air, finalement un peu les complices.

Parce qu'à cette confusion des genres associant dans le sport de haut niveau les idéaux contradictoires de la santé et de la performance, on aurait pu aussi, à la défense de Richard Virenque, arguer du constat qui inscrit évidemment le sport dans un rapport nature/culture dont il est, au travers des progrès et des performances recherchées, tout à fait

emblématique.

En 1900, à Paris, l'Américain Irving Baxter devint champion olympique du saut à la perche en franchissant 3,30 m avec une perche en bois, quand le record actuel de Sergueï Bubka est aujourd'hui de 6,15 m. On ne saurait donc ignorer à quel point, après les améliorations des techniques, du matériel et de la diététique, le dopage s'inscrit bien dans la suite logique de cette quête humaine d'amélioration et de dépassement de soi dont il est aujourd'hui une forme chimique et pharmacologique répréhensible, mais dont on peut supposer qu'il prendra à l'avenir des formes génétiques, cellulaires, de greffes ou de prothèses,

peut-être indécélables.

Que penser dès lors d'un dopage indécélable? Qu'aurait-on pensé également, si, au lieu de s'extasier avec condescendance sur l'athlète handicapé qui courut, aux Jeux paralympiques, le 100 mètres avec une prothèse et dans un temps admirable, celui-ci avait couru plus vite que Maurice Greene, choquant nos préjugés sur un sport prétendument «naturel»?

La complexe question du dopage ne justifie pas qu'on fasse de sportifs de 25 ans des bannis de la société quand d'autres, dans l'ombre de la même société, buvant à la source de la même idéologie, mais sans avoir à servir un tel mythe que celui du sport sain et égalitaire, s'adonnent finalement aux mêmes pratiques.

On pourra répondre à cela que les sportifs, eux, choisissent la lumière et l'argent et en paient le prix. Certes. Ils en meurent aussi parfois, justifiant en cela qu'au titre de l'hygiène publique, comme le port de la ceinture de sécurité ou les lois antitabac, on les empêche de se doper.

On aimerait cependant que la publicité et la pression sociale, agitant aujourd'hui comme un hochet le leitmotiv d'une alimentation enrichie, une alimentation de la performance, puissent cesser, par les moyens habiles qui sont les leurs, de faire potentiellement de nos enfants de petits Astérix ●

Isabelle Queval est agrégée de philosophie et ancienne sportive de haut niveau.

**Astérix,
c'est
l'histoire
d'un type
qui ne peut
pas être
lui-même
sans boire
de la potion
magique.
C'est donc
notre histoire
à tous.**